

## LA LEÇON DE L'HISTOIRE

L'histoire est non seulement instructive ; elle est réconfortante. Elle apaise et elle rassérène ; elle calme les impatiencees comme les inquiétudes et donne des motifs de foi et d'espérance. Au milieu des pires soucis que vous causent les difficultés de l'heure présente, elle apporte cette apaisante quiétude qui provient de la contemplation sereine du passé et participe en quelque sorte de l'infini du temps et de la pérennité des choses. Elle est un remède souverain contre le découragement et le pessimisme.

Quand on a le privilège d'appartenir à un peuple qui a derrière soi vingt-cinq siècles d'histoire, ce vous est un suprême réconfort, dans des moments de désenchantement et de doute, de vous remémorer la longue geste des ancêtres et de puiser dans les leçons du passé les forces nécessaires pour affronter le présent et préparer l'avenir.

Cette cure spirituelle qui consiste à se replonger dans le plus profond passé de sa race pour y capter des sources insoupçonnées d'énergie et de volonté, à entrer en communion intime avec « la terre et les morts », est bienfaisante entre toutes, et aucune thérapeutique ne vaut celle-là pour extirper de l'âme ce sentiment de lassitude qui s'empare d'elle à certaines heures où devant l'événement on se sent désemparé et impuissant et se prend à douter de tout, de soi-même et des autres.

J'en ai fait à maintes reprises l'expérience et je viens de la renouveler ces jours-ci en compagnie de nos amis de la Cochinchine et de l'Annam venus pour prendre part aux travaux du Grand Conseil. Profitant de la fête anniversaire de S. M. Bảo-dại, que, sur la demande de la Cour de Huế, le gouvernement du Protectorat vient de décréter fête légale, notre excellent collègue M. Nguyễn hữ-Cư, Président de la Chambre des Représentants du Peuple au Tonkin, a eu l'heureuse idée d'organiser une excursion au temple de Cồ-tích, dans le Phú-thọ à laquelle il a convié nos amis des trois kị.

Ce temple situé sur un monticule boisé à une dizaine de kilomètres en aval de Phu-tho, est dédié à la première dynastie royale des *Hông-bàng*, souverains mi-légendaires, mi-historiques, qui sous le nom de *Hùng-vương* auraient régné de 2879 à 258 avant Jésus-Christ.

« Après la rivière Claire, dit Madrolle, les larges plaines du delta ont disparu ; le terrain se plisse fortement et la voie ferrée doit gravir en serpentant les premières pentes voisines de la chaîne de partage des eaux des vallées du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire.

« Sur la droite, une suite de mamelons évoquent dans l'esprit des Annamites les replis du dragon ; la dernière hauteur, *Nghĩa-cương*, plus élevée et boisée, porte le tombeau de *Hùng-vương*, dernier roi de la dynastie des *Hông-bàng*... Le *Nghĩa-cương*, « mamelon de la Justice », plus connu sous le nom de *Núi-dền*, « Hauteur du temple royal », est à 3 kil. 5 dans le N.-E. de la station de *Tiên-kiên*. Il dépend de la commune de *Hi-cương* dont le nom populaire est *Cồ-tích*, « Vestiges historiques » ; on y garde en effet le pieux souvenir du dernier chef annamite du pays de *Văn-lang*, qui mourut ici (258 avant J.-C.), poursuivi par les troupes du roi de *Thục*... »

Le pays de *Văn-lang* comprenait toute cette région de Phu-tho et de Viêt-tri dont on peut dire que chaque village, chaque bourgade conserve encore le souvenir de la première dynastie nationale et qui fut vraiment le berceau de la nation annamite. C'est ici que cinq cents ans environ avant l'ère chrétienne, les premiers tribus *Giao-chi* venues du sud de la Chine se fixèrent, se groupèrent sous l'autorité de chefs reconnus et formèrent le noyau de ce qui devait être plus tard la patrie du *Nam-Việt*. Aussi les Annamites reconnaissants envers les ancêtres lointains de la race n'ont-ils cessé à travers les siècles de leur rendre un culte fervent. Innombrables sont les temples dédiés

aux rois *Hùng-vương*, surtout dans cette région située à la porte du Delta et qui marque la première étape de la marche triomphale des descendants des *Việt* à la conquête de l'Indochine tout entière.

Le temple de *Cổ-tích* est le plus célèbre de tous. Le culte y est, en effet, non seulement régional, mais national. Depuis les temps les plus anciens, au jour consacré, le 10<sup>e</sup> du 3<sup>e</sup> mois, de grandes fêtes s'y déroulent qui attirent une foule considérable venue de tous les points du pays. La Cour délègue un grand mandarin, — c'est généralement le mandarin provincial du lieu, — qui célèbre au nom de l'Empereur la cérémonie rituelle en l'honneur des « ancêtres de la race ». L'Administration du Protectorat, toujours fidèle à cette tradition, accorde tous les ans une subvention au *Tuần-phủ* de *Phu-tho*, pour la célébration de la cérémonie officielle.

C'est donc beaucoup plus en pèlerins qu'en touristes, en pèlerins sinon "passionnés", du moins conscients et enthousiastes, que sous une pluie fine annonciatrice des futurs crachins, nos amis des trois *kỳ*, — les trois pays annamites, — gravissaient les 300 marches qui mènent du pied du monticule de *Hì-cương* au temple et au tombeau royal, situés au sommet. Et c'est en vrais fils pieux que tous brûlèrent les traditionnelles baguettes d'encens et s'inclinèrent devant l'autel où sont déposées les tablettes contenant cette inscription : « Tablette des 18 générations de princes de la famille *Hùng* du vieux pays de *Việt*. » C'est quelque chose d'émouvant que de voir tous ces hommes de culture, de formation moderne, plutôt détachés des vieilles traditions du passé, accomplir le geste traditionnel de vénération, d'adoration devant une tablette de bois qui à cette minute symbolisait pour eux l'âme de la patrie éternelle.

Chacun commentait les innombrables sentences et poésies qui ornent les colonnes et les murs du temple et qui toutes chantent la vénérable antiquité de la race et l'impérissable gloire de ses premiers souverains.

Quand on se décida à partir, le beau temps avait remplacé la brume du matin, et du haut du monticule sacré on avait une vue magnifique sur toute la région environnante jusqu'au confluent des trois fleuves, la Rivière Claire, le Fleuve Rouge et la Rivière Noire, avec de chacun côté les massifs du *Bavi* et du

*Tam-dao*, les gardiens du Delta, suivant la pittoresque expression de Boissière.

Dans la voiture qui nous ramenait à Hanoi, je retraçais à mes compagnons les différentes étapes de l'expansion de notre race, qui, groupée dans les premiers siècles avant l'ère chrétienne à cette entrée du Delta tonkinois, devait s'y déferler peu à peu, se répandre de plus en plus dans le Sud, et finalement conquérir toute la partie orientale et méridionale de la presqu'île indochinoise. Cette « marche vers le sud » est le fait dominant de notre histoire; elle est tout à l'honneur de l'énergie, de la vitalité de notre peuple, que des difficultés sans nombre, des luttes continuelles contre des voisins puissants n'ont pu arrêter dans son expansion irrésistible.

Je ne puis résister au plaisir de citer ici la conclusion d'une étude magistrale que le regretté savant Léonard Arousseau a consacrée aux « Origines du peuple annamite », conclusion qui fait ressortir en un raccourci saisissant les glorieuses étapes de cette marche triomphante.

« Aucune de causes qui auraient pu être mortelles pour une nation en formation (invasions successives, domination ininterrompue de la Chine pendant onze siècles, etc.), dit M. Arousseau, ne triomphera de la vitalité des Annamites. Maîtres, ethniquement parlant, des plaines et des vallées tonkinoises dès le début du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., leur société féodale y prospérera; puis les vagues toujours renouvelées de leurs émigrants continueront à déferler vers le sud et à porter le plus loin possible les dernières ondes du mouvement d'impulsion donné par les *Yue* (*Việt*) au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ils atteindront le centre de l'Annam dès la fin du siècle suivant. Là les peuplades d'où devait sortir plus tard le puissant royaume *Cham* leur feront marquer un long temps d'arrêt.

« L'essentiel de la tâche étant alors accompli, la nation annamite, rendue possible, sera bientôt créée. Ses fils conserveront comme une force latente leur vitesse acquise et, par des coups répétés, après de longues années de guerre, finiront par triompher en 1471, de leurs rivaux de civilisation indienne, pour s'étendre encore vers le sud et atteindre progressivement la région de *Qui-nhon* à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, celle de *Sông-Câu* en 1611, *Phan-rang* en 1653, *Phan-thiêt* en 1697, *Saigon* en 1698, *Hà-tiên* en 1714. Enfin pendant la première



pensés et écrits par un lettré de chez nous, tant ils font penser à ces délicates peintures monochromes qui ornent nos éventails et nos paravents et qui font la délectation de nos poètes.

*Un gong tinte. Une barque passe. Un crabier vole.*

*Heure exquise où l'essaim des rêves, bande soie de ramiers bleus, vers la beauté prend son essor. Sur les âmes la paix du soir soudain se pose, Et lentement, suavement, le lac s'endort Dans l'unanime et clair frisson des lotus roses.*

Cette description du Grand Lac ne rappelle-t-elle pas à ceux qui connaissent la littérature annamite certains poèmes de Nguyễn-Khuyên ou de Madame de Thanh-quan ? Ce sont les mêmes touches précises et délicates qui vous posent un paysage à la fois réel et idéal et en font sentir en même temps le charme enchanteur, la suavité profonde.

Selon les critiques chinois et annamites, un beau poème vaut une belle peinture et réciproquement, et il y a en toute poésie de la peinture et dans toute peinture de la poésie. En traçant de petits tableaux comme celui-ci, Măt-Giăng se conforme tout-à-fait, — sans s'en rendre compte peut-être, — au canon artistique de ce pays :

*Banians, cocotiers, badamiers, hibiscus,  
Profilent sur le ciel leurs détails de feuillages.  
L'eau, par instants furtifs, s'argente d'un*

*Qui déchaine d'obscurs frissons dans les lotus.  
... Toujours majestueux, immobile, serein,  
Le lac, le petit lac aux beaux reflets d'opale,  
Pensif, écoute, au bord des calmes tamarins,  
Pleuvrir sur son cristal les sons et les étoiles.*

Le recueil tout entier se présente lui-même sous la forme d'un *ti-bin*, une de ces peintures à quatre tableaux qui se succèdent et se complètent, présentant le paysage sous quatre aspects différents. Les quatre tableaux ici marquent pour ainsi dire les quatre étapes d'une sorte d'initiation aux annamites, au pays, aux mystères de l'âme annamite, aux arcanes de la cité jaune.

Le premier tableau tout éclatant de lumière et de couleurs vous présente le pays tonkinois sous ses aspects coutumiers : la rizière et la pagode, le buffle et le nha-quê l'aréquier et le bambou, la torpeur des journées d'été et la grisaille des jours de crachin où la nature tout entière semble se perdre dans

*Une âpre symphonie en cunao majeur...*  
le tout comme recouvert par une épaisse jonchée de fleurs écarlates, de fleurs de flamboyants, arbres-martyrs et arbres-rois.

C'est là la première étape de l'initiation, le premier contact de l'Occidental avec la terre et le ciel tonkinois. Beaucoup s'arrêtent là, ne vont pas plus avant, se contentant de saisir seulement le côté extérieur des choses. Il en résulte de œuvres brillantes, qui séduisent peut-être, mais n'apprennent pas grand' chose.

La seconde étape nous introduit dans un monde plus abstrait, dans la forêt des symboles et des rites. Nous sommes ici « sous les griffes du Dragon », le « totem officiel de l'Annam ». Le tableau se fait plus sévère : ce n'est plus le flamboyant éclatant, c'est le sombre banyan, hanté des esprits, dont les branches portent des pots de chaux et qui abrite sous son ombre un petit pagodon où clignote une lumière tremblotante. Nous sommes dans le monde des génies et des immortels, des fées bienfaitantes et des *ma-qui* diaboliques. Les dessins ont ici un sens caché, ésotérique : la chauve-souris représente le bonheur, la tortue la longévité, et la plaque ronde où au milieu des huit trigrammes évoluent les deux principes, c'est l'univers même avec ses mutations incessantes et ses transformations continues. Quand on a pénétré le sens de ces symboles, on est préparé à entrer dans l'enceinte interdite, au cœur même de la cité jaune qui s'ouvre avec le troisième tableau.

Il représente une vaste maison annamite avec ses trois pièces centrales et ses deux ailes latérales avec ses colonnes en bois de *am*, ses lits de camp sculptés, ses panneaux laqués, ses sentences parallèles. Au milieu l'autel des ancêtres. Dans une pièce à côté, accoudé à une table basse placée au milieu d'un lit de camp, à côté d'une pipe à eau ornée d'un long tube en bambou flexible, est assis un vieux lettré aux lunettes d'or, « à la barbe de chèvre ». Sur un banc plus bas, un jeune homme à l'attitude respectueuse, qui semble écouter religieusement. Et dans une chaise, un lettré occidental qui, malgré son costume étranger, ne paraît pas du tout dépaysé dans ce vieux cadre. — Le vieux lettré c'est « Monsieur Prune » ; le jeune homme, c'est son fils à qui il donne des conseils empreints de la plus haute sagesse, à qui il répète, comme un leit-motiv, cette recommandation : « Gar-

de ton âme, mon enfant, garde ton âme... » Et le lettré occidental, c'est Măt-Giăng lui-même qui a réussi à gagner l'amitié du vieux sage et qui est en train de discuter avec lui sur les graves problèmes posés par la rencontre de l'Occident et de l'Orient, sur la « question du système patriarcal en contact avec l'individualisme ». Ces discussions et ces enseignements sont consignés en des sonnets à l'allure didactique, pleins de sens, mais dénués de toute vaine parure littéraire, qui font peut-être regretter à quelques lecteurs les rimes riches et le « romantisme échevelé » des poèmes du premier tableau, mais qui sont tout-à-fait dans la tradition de ce pays où l'on a coutume de mettre en vers des sentences et des maximes.

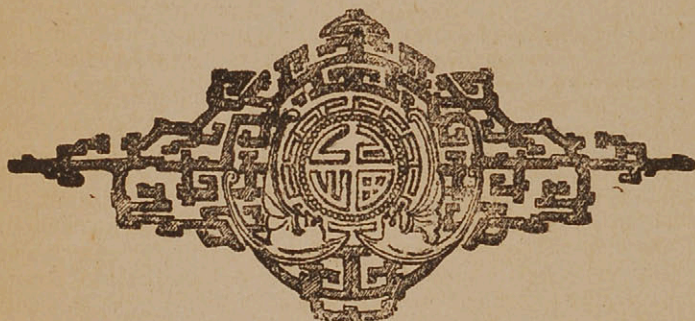
Enfin le dernier tableau est d'inspiration plus occidentale. Car, chose curieuse, si dans ce pays la fée brune ne manque pas d'amants, elle n'est presque jamais chantée par les poètes. Et il ne vient pas à l'esprit d'un artiste de représenter une fumerie. En tout cas l'idée est jolie : c'est « à l'ombre des pavots » que s'achève l'initiation, dans une

atmosphère de rêve, dans une extase indicible, dans une apothéose de grise fumée, au son argentin des « frères guitares »...

Tel est ce magnifique « Poème de l'Annam » qui déroule à nos yeux ses quatre tableaux symboliques. Il résume et peut-être clôt pour le moment, — car l'auteur paraît orienter son activité littéraire vers le roman, l'essai et le théâtre, — une œuvre poétique de vingt-cinq ans.

Vingt-cinq ans d'un effort continu et soutenu vers plus de compréhension et plus de perfection ; vingt-cinq ans consacrés à magnifier dans la langue des dieux un pays et un peuple ! La constance de cet effort et sa ferveur imposent le respect, commandent la gratitude. Ces sentiments sont partagés par tous les lettrés de ce pays qui depuis longtemps reconnaissent l'auteur du *Poème de l'Annam* et le traducteur nu *Kim-Vân-Kiêu* comme un des leurs.

PHAM QUYNH



# UNE NOUVELLE ECOLE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

## (( L'ÉCOLE ANNAMITE ))

Au nouveau Pavillon de l'École des Beaux-Arts, 102 rue de Reinach, s'ouvrira demain Vendredi, 15 Novembre, à 10 heures et midi, en présence de M. Pierre Pasquier, Gouverneur général de l'Indochine, une Exposition de Peinture et de Sculpture, œuvres exécutées par les Elèves de l'École pendant les vacances, c'est-à-dire en dehors de toute influence directe de leurs maîtres.

Une telle annonce suscite la curiosité. En effet : quel genre de peinture peuvent exécuter des artistes, nés avec le siècle, plus jeunes même que lui et dont l'âme asiatique fut traversée, nourrie de visions occidentales ? Sont-ils restés fidèles à l'art chinois, leur ancêtre ? Si oui, leurs œuvres seraient l'éternel pastiche d'une forme d'art exquise mais qui a donné tous ses fruits et qui, à force de se répéter depuis des siècles, est tombée en désuétude.

Par contre, ces artistes fréquentent depuis plusieurs années l'École des Beaux-Arts d'Hanoi, fondée et dirigée par un peintre français et dont tous les maîtres, français également, ont été formés sous l'influence de l'Art Méditerranéen. Les peintres et les sculpteurs indochinois d'aujourd'hui vont-ils nous donner des Ingres, des Manet ou même des Picasso ? Feront-ils arbitrairement couler un sang latin dans les veines de leurs mandarins, de leurs femmes de leurs « nros » ? En fin ne sentirait-on plus dans leurs œuvres la pulsation de l'Orient !

Il y a donc un double péril à éviter : ou la répétition de l'Art traditionnel ou l'imitation de la manière occidentale.

En vérité, seuls les artistes médiocres et manquant de sève, imitent leurs devanciers. Est-ce que chaque siècle, élevé dans la tradition du siècle précédent, n'a pas donné le coup de talon nécessaire pour émerger, s'arracher aux influences, devenir lui-même ? Tous les peintres d'Europe ont, au début de leur carrière, copié servilement les classiques. Ensuite, ils ont crevé ce merveilleux étui de chrysalide qui, après avoir permis leur formation, les eût étouffés.

Les artistes indochinois ont fait de même. Trop fins pour ne pas apprécier certaines perfections de l'Art occidental, ils apprennent de nos maîtres passés l'observation rigoureuse de la vérité. Et parce qu'ils savent observer, dès qu'ils se tournent vers des modèles asiatiques, ils sentent profondément ce qui différencie la plastique

extrême-orientale de l'autre, ils voient l'âme, leur pinceau devenu, à force de travail, le docile interprète de leurs sensations, traduit ces nuances. Ils nous restituent l'Asie. Et si, pour mieux nous communiquer son essence ils croient nécessaire de reprendre certaines formules chinoises, ils les adoptent. Mais en y joignant l'apport d'une culture élargie, d'une sensibilité aiguisée au contact de l'Occident et d'une technique nouvelle.

Les œuvres exposées à l'École des Beaux-Arts sont, à cet égard, tout à fait significatives. Elles ont été exécutées loin de l'École, en dehors de tous conseils, de toute direction. Comment ces artistes ont-ils réagi ?

Eludions, en pénétrant dans le Hall, sur la gauche, la suite extrêmement intéressante de M. *Lê Phô*, élève de 5<sup>e</sup> année : 1<sup>o</sup> une jeune Annamite assise sur un lit de camp ; 2<sup>o</sup> un jeune homme en blanc sous une veranda blanche. Voici une remarquable réussite, rendre le blanc du plâtre et celui de la toile, à l'ombre, en pénombre, au soleil, en contraste avec la verdure aiguë d'un jardin voisin. Ces blancs sont, en réalité, vibrants de mille reflets, car le prisme joue sur cette apparente uniformité. Le peintre vu ces échanges de tons, ces réactions, cette décomposition et les a savamment rendus. — 3<sup>o</sup> une jeune fille appuyée contre un arbre : grande simplicité, peu de modelé, rien que des valeurs. — 4<sup>o</sup> enfants au bord d'une mare. — 5<sup>o</sup> portrait de l'artiste qui rappelle vaguement la période pré-raphaélite, mais avec une grande saveur moderne. 6<sup>o</sup>-7<sup>o</sup>, deux études de la mer à Do-Son. Enfin un vaste panneau destiné à la Maison des Etudiants Annamites à Paris, demandé à notre École par M. Fontaine, et qui représente « La Maison Familiale au Tonkin », vision de patrie d'une mélancolie enchantée.

*Thinh*. — élève de 2<sup>e</sup> année. — Deux natures mortes d'une grande distinction de style, un sens délicieux de la couleur. De lui aussi : deux paysages.

*To-ngoc-Van*, — élève de 4<sup>ème</sup> année. — En cimaise, son portrait. Une quinzaine de petites études dans une note bien orientale avec un grand souci de simplicité qui éloigne nettement ce jeune artiste de notre art européen ; — une femme au bord d'une mare : il y a dans cette toile, au coloris prenant, une qualité de mystère qui vous jette en pleine rêverie. Cet artiste sait faire penser ; — Un notable chez lui.

*Ng-Phan-Chanh* — élève de 5ème année. Constatons, chez ce bon peintre, l'évolution vers la simplification des traits qui, décidément, caractérisera la peinture de l'Ecole Annamite : 1° des effets de soleil orangeux ; 2° une femme en train de coudre ; 3° deux cours de ferme ; 4° cinq petites pochades d'un coloris très raffiné.

*Khanh*, — élève de 2ème année. — Deux interprétations intenses et personnelles du village de Yen-So ou des Cocotiers ; 3° un intéressant portrait d'homme ; 4° un notable chez lui ; 5° portrait d'enfant.

*Hoa-The*, — élève de 3ème — Un portrait dans la manière de Fujita.

*Le-Van-De*, élève de 5ème année. Tout un ensemble de haut intérêt : La toile centrale est un tableau de genre : 1° Chez la sorcière ; les expressions sont étudiées avec une subtile psychologie ; 2° le Van Mieu inondé ; 3° une esquisse à la gouache représentant la moisson du riz ; 4° une grande toile ensoleillée : buffles dans la campagne cochinchinoise. Je signale aussi une délicieuse série de Pochades prises à Hué. Et, parmi elles tel escalier, mi partie dans l'ombre, mi-partie au soleil qui me semble monter vers je ne sais quelle merveille de sculpture, quelle pagode, quel tombeau endormi. C'est un cacahier pour « le cortège des rêves ».

*D. Ngoc*, élève de 2ème année — 1° un jeune garçon assis et un ensemble de petites pochades, disséminées dans l'Exposition, et d'une facture très personnelle.

*Le Pho*, — déjà cité : 1° une fillette ; 2° un garçon avec la mèche caractéristique ; cette toile donne l'impression d'une petite étude de Velasquez sentie par un extrême-oriental.

*Tong* — élève de 4ème année. — Ah ! voici une toile réaliste : enfants sous des bananiers que le cruel soleil traverse de fléchettes. Il y a là une curieuse étude de la lumière tropicale à facettes ; des reflets se heurtent, se juxtaposent. La clarté solaire vibre. Très bon.

*MM. Lan, Khay, Tuong* exposent des paysages.

*M. Dau*, deux très jolies petites études qui savent faire tenir beaucoup d'espace dans un cadre restreint ; 2° un grand tableau représentant femme et enfants sous un bananier ; 3° un kakemeno dans la manière chinoise représentant dans une rue, un hiver, un lettré qui, sa face truculente enfouie dans un foulard rouge, trace des

caractères sur un papier également rouge. Intelligent rappel de ton et non moins d'intelligence dans le geste de la main gauche qui se protège contre le froid.

*Phenh* — 4ème année : 1° un portrait de jeune femme avec une ombrelle ; 2° un paysage.

*Tran* — 1° Un vase de lotus blancs d'une grande délicatesse de coloris ; 2° Portrait d'Annamite en chapeau.

*Hoa-The*, déjà nommé : Bonze lisant sous un palmier. L'ombre est d'une belle densité,

*Coc* : deux charmantes pochades, *Lang* un paysage.

Enfin un panneau tout à fait intéressant de Mlle *Le-thi-Lu*, 3ème année, représentant des enfants autour d'un bananier. C'est, je crois, la seule toile qui nous montre un « nho » avec son gros petit ventre gavé de riz. Et comme il est charmant que le peintre de ce bébé soit une jeune femme ! On trouve dans ce tableau un sentiment très tendre de l'enfance. 2° — Portrait de son grand-père peint avec une crânerie qui fait penser à Reynolds.

*M. Thuc*, sculpteur, expose quatre petites pochades. L'une représente une tête de femme dont la vérité simple évoque Toulouse-Lautrec.

*Lai*, — 4ème année. — 1° une série d'esquisse d'une extrême délicatesse ; 2° une pagode aux environs d'Hanoi, œuvre remarquable dont le motif est choisi et coupé avec une vive intelligence décorative. Les tons, riches et sombres ont une ample éloquence.

*Mai Trong Thu* — 5ème année. 1° son portrait cigarette aux lèvres. Ceci peut être considéré comme un chef-d'œuvre. Dessiné avec la force des Florentins de la Renaissance et un sentiment exact des volumes. L'esprit de cette fumée, forçant l'œil à cligner, est d'un jeune maître. Il fera honneur à l'Ecole des Beaux-Arts d'Hanoi et à l'Ecole Annamite ; 2° tombeau à Hué, 3° deux enfants couchés ; 4° la jeune fille au turban blanc d'une simplicité admirable ; 5° quelques pochades ; 6° une belle toile « la toilette Champêtre » ; 7° portrait de femme annamite faisant pendant au même sujet traité par M. Le Pho.

#### SCULPTURE

Les sculpteurs n'ont pu, en trois mois de congé, exécuter des œuvres considérables. La qualité l'emporte sur la quantité.

De *Geoges Kahn*, 5e année : — 1° un enfant portant un fardeau, œuvre travaillée direc

tement dans la pierre et d'un grand effet décoratif; 20 Buste de sa sœur : la pierre est intelligemment travaillée pour « rendre » le grain de la chair et l'aspect des cheveux; 30 buste d'une jeune fille avec le turban. —

De M. *Vu-cao-Dam* une série d'études : 10 buste de jeune fille; 20 tête de « rho », en taille directe sur pierre; 30 très remarquable tête d'homme, également en taille directe violemment construite, cou musclé, veines bridés qui rappellent l'arégénétique; 40 une femme coiffée en bec de corbeau.

De M. *Phuc* un bonze en prières, exécuté à la pagode de Lim avec un sens très juste.

Pour nous résumer, l'impression laissée par cette Exposition est celle d'une complète réussite. Sous l'éminente et adroite direction de M. Tardieu, les études de nos

classiques ont permis à des talents en somme meil de s'éveiller, de vivre, non pas une vie européenne, mais une existence d'Asiatique moderne. Ils ouvrent une ère. Cette école de peinture, qu'on peut d'ores et déjà appeler l'École Annamite, enrichira l'Extrême-Orient d'œuvres adaptées à la sensibilité des Annamites du XXème siècle qui brûlent des jossticks dans leurs pogodes mais roulent auto, et qui mêlent aux accents des tam-tam, les lointains messages de la T. S. F.

Enfin ajoutons que ces tableaux représentent le relâchement raffiné de ces jeunes gens qui, par ailleurs, en tant qu'artistes décorateurs, consacrent leur temps à des travaux d'ordre essentiellement pratique et savent par leur habileté, s'assurer une situation dans la difficile vie moderne.

YVONNE SCHULTZ  
(L'avenir du Tonkin)

